PERSPECTIVE CATHOLIQUE

Lettre d'information
N° 355 • 18 novembre 2026

Le sens de l'Avent (1)

Abbé Alain René Arbez - Temps de l'avent : nos journées ne sont pas qu'enchaînement mécanique de jours sur un calendrier. Notre temps est habité. Nous nous préparons à un événement qui est lumière et joie pour tous, nous le célébrons à Noël.

Grâce à la Vierge Marie, la Parole de Dieu prend chair dans nos vies et dans notre monde.

Jésus ne dit pas que les gens étaient mauvais au temps de Noé avant le déluge : ils vivaient normalement, mais ils oubliaient la fragilité de la vie humaine, ils n'étaient pas ouverts au message de Dieu qui nous promet une vie plus intense auprès de lui.

Aujourd'hui, beaucoup ont encore de fausses sécurités : ils croient au progrès, ils ne voient que les biens matériels, ils se limitent à l'horizon terrestre, mais parfois, une catastrophe naturelle, une crise grave, des difficultés viennent rappeler que tout a un début et une fin, et que la dimension du Royaume de Dieu est importante pour rester en chemin vers le vrai bonheur et la vraie joie.

La venue du Seigneur dont nous parle l'évangile vient fortifier notre espérance lorsque nous ressentons la fragilité de notre condition humaine.

Restons attentifs à la venue du Règne de Dieu dont nous avons déjà des signes en forme d'appels sur notre chemin de foi. Le temps de l'avent ne se limite pas aux 4 semaines avant Noël, c'est une attitude de notre cœur et de notre esprit envers Dieu et envers les autres qui doit se prolonger durant toute l'année. Etre en attente de la venue du Christ doit rester en nous comme quelque chose d'heureux qui va nous combler.

Que ce temps de l'avent fasse grandir en nous cette attente du Royaume de Dieu et prépare nos cœurs à son avènement. Ce sera la rencontre définitive avec le Christ et dans une lumière nouvelle, avec ceux que nous aimons.



Limiter le feux d'artifice ? Non, mille fois non !

Eric Bertinat – Nous votons le 29 novembre prochain sur l'initiative «pour une limitation des feux d'artifice», lancée par plusieurs organisations suisses de protection des animaux. Je refuse toutes ces lois qui, sous prétexte de protections multiples et variées, grignotent un peu plus chaque année nos libertés. Dans ce pays, on légifère à tour de bras, et c'est toujours le citoyen honnête qui paie l'addition, qui perd un peu plus de ses libertés, qui laisse l'État omnipotent lui accorder la permission de faire ce que ses parents et ses grands-parents faisaient tout naturellement.

Selon les initiants, les feux d'artifice publics et les pièces d'artifice silencieuses et festives, telles que les volcans, resteraient autorisés. Comprenez : le monopole des feux d'artifice revient au pouvoir politique !

De temps à autre, le 1er août et au Nouvel An, des familles sortent, des enfants ouvrent de grands yeux en regardant le ciel s'illuminer. À ce compte, les esprits chagrins n'ont qu'à continuer : interdisons le feu du 1er août, trop de CO_2. Interdisons l'hymne national, chant nationaliste d'extrême droite, cela va de soi. Sauf erreur de ma part, la traditionnelle soupe du 1er août, aux pois cassés mijotée avec un pied de cochon ou du lard, a disparu des marmites communales, manifestement discriminatoire. Tout comme les feux d'artifice des Fêtes de Genève, que la gauche a supprimés de l'agenda.

Je le dis tout net : ce pays n'a pas besoin d'une couche supplémentaire d'interdits. Il a besoin qu'on cesse de punir ceux qui respectent les règles pour faire semblant d'être courageux face à ceux qui les violent.

Je vote NON à cette initiative. –

Les bullshit jobs

Mirco Canoci - Quand le travail perd son sens. David Graeber est considéré comme l'un des penseurs marquants du début du XXIe siècle. Figure du fameux mouvement Occupy Wall Street, cet anthropologue américain, anarchiste et spécialiste de l'histoire de la dette, s'est notamment fait connaître grâce à un concept devenu célèbre : les bullshit jobs, que l'on pourrait traduire par « jobs à la con ». Décédé en 2020, il laisse derrière lui une réflexion critique sur le monde du travail dont la pertinence mérite encore d'être examinée, indépendamment de ses orientations politiques.

D'abord popularisé dans un article, le concept a ensuite donné naissance à un livre publié en 2018, devenu un best-seller. Le terme s'est depuis largement diffusé dans le monde anglo-saxon pour désigner des emplois jugés inutiles, voire dépourvus de sens. Au-delà de la formule provocatrice, Graeber soulève une question fondamentale : pourquoi nos sociétés continuent-elles de créer des emplois dont même ceux qui les occupent peinent parfois à justifier l'existence ?

Travailler toujours plus, pour quoi faire ?

Dès 1930, l'économiste britannique John Maynard Keynes prédisait que les progrès technologiques permettraient, à terme, de ramener le temps de travail hebdomadaire à une quinzaine d'heures. La robotisation et l'automatisation de nombreuses tâches auraient dû nous libérer progressivement du travail. Pourtant, si la technologie a considérablement évolué, cette réduction du temps de travail ne s'est pas réalisée dans les proportions annoncées.

Pour Graeber, le problème est précisément là : au lieu de profiter des progrès techniques pour travailler moins, nos sociétés ont multiplié les emplois administratifs, managériaux et bureaucratiques. Dans son analyse, la technologie aurait été utilisée non seulement pour améliorer la productivité, mais aussi pour créer de nouvelles fonctions dont l'utilité réelle est parfois difficile à établir.

Il ne s'agit pas simplement d'affirmer que certains métiers sont pénibles ou mal rémunérés. Un bullshit job est, selon sa définition, un emploi si inutile, superflu ou nuisible que le salarié lui-même ne parvient pas à en justifier l'existence, tout en étant contraint de faire croire le contraire pour respecter son contrat. Cette situation peut entraîner une perte de sens et une forme de désengagement psychologique, parfois désignée sous le terme de brown-out. Contrairement au burn-out, généralement associé à l'épuisement professionnel, le brown-out renvoie notamment au sentiment de ne plus comprendre le sens ni l'utilité de son travail.

Cinq catégories d'emplois inutiles selon Graeber

Graeber distingue cinq grandes catégories de bullshit jobs. Les « larbins » servent à donner de l'importance à un supérieur ou à satisfaire les exigences d'une clientèle. Les « sbires » sont employés dans une logique de confrontation, notamment parce que les concurrents disposent eux-mêmes de fonctions similaires. Les « rafistoleurs » sont chargés de résoudre des problèmes qui auraient parfois pu être évités. Les « cocheurs de cases » permettent à une organisation de prétendre qu'elle traite un problème sans nécessairement le résoudre. Enfin, les « petits chefs » surveillent des employés pourtant capables de travailler de manière autonome.

Ces catégories ne signifient pas que tous les postes administratifs, commerciaux ou managériaux sont inutiles. Graeber invite plutôt à s'interroger sur la finalité réelle de certaines fonctions et sur les raisons pour lesquelles elles continuent d'exister.

Il propose ainsi un test simple : que se passerait-il si le métier disparaissait ? Sans infirmières, éboueurs ou mécaniciens, les conséquences seraient rapidement catastrophiques. La disparition des enseignants ou des dockers désorganiserait profondément la société. Même sans musiciens ou auteurs de science-fiction, notre monde serait assurément plus pauvre culturellement.

En revanche, certaines fonctions semblent parfois produire davantage de rapports, de procédures et de réunions que de résultats tangibles. Le problème ne réside donc pas nécessairement dans le secteur d'activité, mais dans l'utilité concrète du travail accompli.

Le paradoxe de l'utilité sociale

L'une des observations les plus frappantes de Graeber concerne la rémunération et la reconnaissance des métiers. Il relève un paradoxe : des professions essentielles au fonctionnement quotidien de la société sont souvent mal payées et peu considérées, tandis que certaines fonctions dont l'utilité est plus difficile à démontrer bénéficient de salaires et d'un prestige supérieur.

Les soignants, les éboueurs et de nombreux travailleurs manuels illustrent cette contradiction. Leur absence se ferait immédiatement sentir, mais leur contribution n'est pas toujours reconnue à sa juste valeur. À l'inverse, certains emplois de bureau semblent parfois exister avant tout pour entretenir une structure administrative ou justifier l'existence de niveaux hiérarchiques supplémentaires.

suite page 5

L'erreur du monde occidental est de croire que l'homme est capable de tout, en laissant Dieu de côté ; c'elle du monde oriental de croire que Dieu fait tout, et l'homme rien. (…). La religion ? C'est une sorte d'extra, on peut l'ajouter à sa vie comme on recouvre un gâteau d'une couche de crème.

«Notre vie à un sens» (1958 - Editions Saint-Remi)

The Chosen : les anges de Gethsémani

Eric Bertinat - Le 1er novembre dernier, les producteurs de *The Chosen* dévoilaient une courte séquence de la sixième saison, consacrée à la Passion du Christ. On y découvre des êtres surnaturels, armés et prêts à intervenir au jardin de Gethsémani, au moment de l'arrestation de Jésus. Leur apparence a immédiatement surpris les spectateurs : certains évoquent des guerriers amérindiens, d'autres des personnages asiatiques ou africains. Leur peau aux reflets bleutés rappelle même les créatures du film *Avatar*.

Sur les réseaux sociaux, les réactions ne se sont pas fait attendre. Certains dénoncent une représentation fantaisiste des anges, d'autres une volonté d'introduire artificiellement la diversité ethnique dans le récit évangélique. Quelques commentateurs sont même allés jusqu'à soupçonner une influence de la doctrine mormone sur la production.

Dallas Jenkins, créateur et réalisateur de la série, et son équipe ont expliqué leur démarche. La scène s'inspire directement de l'Évangile selon saint Matthieu. Lorsque Pierre tente de défendre Jésus au jardin des Oliviers, celui-ci lui répond : «Penses-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père, qui me fournirait aussitôt plus de douze légions d'anges ?» (Mt 26, 53). Les scénaristes ont imaginé ces légions célestes réellement présentes, prêtes à intervenir, mais retenues par la volonté du Christ. L'intention est de rappeler que Jésus ne subit pas sa Passion par impuissance : il accepte librement son arrestation et le sacrifice qui suivra.

Quant à l'apparence des anges, Dallas Jenkins rappelle que personne ne connaît précisément celle des êtres célestes. Il souligne surtout que la bande-annonce est volontairement incomplète et que les spectateurs ne disposent pas encore du contexte nécessaire pour comprendre la scène. Plusieurs catégories d'êtres surnaturels apparaîtront d'ailleurs au cours de cette saison.



Comment représenter l'invisible ?

La question mérite néanmoins d'être posée. Selon l'enseignement catholique, les anges sont de purs esprits, doués d'intelligence et de volonté. Ils ne possèdent donc, par nature, ni corps humain, ni appartenance ethnique. Lorsqu'ils se manifestent sous une forme visible, celle-ci ne correspond pas nécessairement à leur nature véritable. Anne Bernet, dans son ouvrage «*Enquête sur les anges*» (Artège, 2022) nous dit qu'il «en va de la beauté des anges comme de tout ce qui touche à leurs apparitions sous forme corporelle : elle est empruntée. Mais cet emprunt n'est pas gratuit puisqu'il traduit en un langage compréhensible pour nous l'indescriptible splendeur de leur nature magnifiée par la grâce de Dieu.» Le Pseudo-Denys ne voit pas autre chose : «L'ange est un miroir pur, très clair, recevant en lui, si l'on peut dire, toute la beauté de Dieu.» Et pour Paul Claudel : «La beauté de l'ange vient de ce qu'il est une transparence de Dieu».

L'art chrétien a toujours cherché à représenter ces réalités invisibles. Des anges de Fra Angelico aux puissantes figures de saint Michel terrassant le démon, les artistes ont utilisé des formes humaines et symboliques pour exprimer le monde surnaturel.

Cette controverse ne devrait surtout pas faire oublier les qualités remarquables de *The Chosen*. Depuis sa création, cette série consacrée à la vie publique de Jésus rencontre un succès international considérable, bien au-delà du public chrétien. Sa grande originalité réside dans la manière dont elle donne vie aux personnages des Évangiles. Les apôtres ne sont pas de simples silhouettes accompagnant le Christ : chacun possède son caractère, ses faiblesses, ses interrogations et son cheminement spirituel. Les dialogues, la qualité des interprétations, les décors et le soin apporté à la reconstitution historique contribuent à rendre le récit particulièrement vivant. Jonathan Roumie, qui incarne Jésus, offre une formidable interprétation profondément humaine, sans faire disparaître la dimension divine du personnage. Les relations du Christ avec ses disciples, les malades, les pécheurs et les autorités religieuses sont souvent traitées avec une grande finesse.

suite page suivante

The Chosen : les anges de Gethsémani
(suite)

Certes, *The Chosen* n'est ni une transcription littérale des Évangiles ni une œuvre produite sous l'autorité de l'Église catholique. Les scénaristes prennent des libertés narratives, inventent des dialogues et développent des situations que les textes sacrés ne décrivent pas. Il convient donc de distinguer le récit évangélique de son adaptation cinématographique. Mais ces réserves ne diminuent pas l'intérêt d'une série qui a permis à des millions de spectateurs de découvrir, ou de redécouvrir, la vie du Christ.

À ceux qui ne connaissent pas encore *The Chosen*, nous ne pouvons que conseiller de commencer par le premier épisode de la première saison. C'est en suivant progressivement les personnages et leur rencontre avec Jésus que l'on mesure toute la richesse de cette réalisation

Quant aux anges de Gethsémani, attendons de les voir dans leur véritable contexte avant de leur faire un procès d'intention. Une bande-annonce de 22 secondes ne saurait résumer une œuvre qui, depuis cinq saisons, témoigne d'un réel souci de faire connaître les Évangiles.

À ceux qui ne connaissent pas encore *The Chosen* (disponible gratuitement sur leur plateforme en ligne), nous ne pouvons que conseiller de commencer par le premier épisode de la première saison. C'est en suivant progressivement les personnages et leur rencontre avec Jésus que l'on mesure toute la richesse de cette réalisation.

Quant aux anges de Gethsémani, attendons de les voir dans leur véritable contexte avant de leur faire un procès d'intention. Une bande-annonce de 22 secondes ne saurait résumer une œuvre qui, depuis cinq saisons, témoigne d'un réel souci de faire connaître les Évangiles.

La sixième saison, consacrée à la Passion du Christ, sortira dans les prochaines semaines. Les premières images dévoilées sont très impressionnantes. L'émotion et les larmes des techniciens et des acteurs sur les plateaux de tournage seront partagées par des millions de spectateurs.—

Crédit photo : Dans la bande-annonce de la saison 6 de *The Chosen*, un guerrier angélique aux allures amérindiennes prépare son arc pour défendre Jésus dans le jardin de Gethsémani. (Capture d'écran, *YouTube, The Chosen Sleuth*)

Les bullshit jobs
(suite)

Cette critique conduit Graeber à remettre en question le fonctionnement du système économique contemporain. Il estime que la financiarisation de l'économie a progressivement éloigné les intérêts des dirigeants de ceux des salariés. À partir des années 1970, selon son analyse, la priorité accordée aux impératifs financiers aurait favorisé la multiplication des fonctions de contrôle, d'administration et de surveillance.

Il en résulterait un système paradoxal : alors que le capitalisme est généralement présenté comme une organisation économique fondée sur l'efficacité et la recherche de productivité, il entretient parfois des activités dont la contribution réelle reste incertaine.

Retrouver le sens du travail

La réflexion de Graeber dépasse finalement la seule question économique. Le travail occupe une place considérable dans nos existences : il structure nos journées, contribue à notre identité et constitue souvent une source de reconnaissance sociale. Mais que se passe-t-il lorsque le salarié ne croit plus à l'utilité de ce qu'il fait ? Consacrer une part importante de sa vie à une activité que l'on juge soi-même dépourvue de sens peut nourrir le désengagement et le sentiment de participer à une organisation absurde.

Sur ce point, la réflexion rejoint certains principes de la doctrine sociale de l'Église. Le travail ne se réduit pas à une marchandise ni à un simple moyen de produire des richesses. Il engage la dignité de la personne qui l'accomplit et doit contribuer, directement ou indirectement, au bien de la société. Sa valeur ne dépend donc pas uniquement de son rendement économique, mais aussi de la personne qui le réalise.

Au fond, la question posée par Graeber est simple : à quoi bon travailler toujours davantage si une partie de ce travail ne répond à aucun besoin véritable ? Une société digne de ce nom devrait permettre à chacun de contribuer, selon ses capacités, à une œuvre utile et de trouver dans son activité une raison de s'engager.

Le travail devrait être au service de l'homme, et non l'homme au service d'un système qui a perdu de vue sa finalité. Retrouver le sens du travail, c'est aussi redonner sa place à la dignité humaine, à la responsabilité et au bien commun. —

Pour nous aider
CH21 8080 8004 5427 1100 1
Bénéficiaire :
Perspective catholique
1203 Genève

Comment nous aider ?
Par une contribution financière. Le QR ci-contre vous facilitera votre versement.
Une idée : nous verser une petite somme mensuellement (20.- / 30.- / 50.- ou plus)
D'avance, nous vous remercions

Aux catholiques, à ceux qui le sont un peu et à ceux qui ne le sont pas du tout